

LE REPENTIR

J'ai péché contre toi, contre toi proprement ;
et j'ai fait ce qui est désagréable à tes yeux,
en sorte que tu seras reconnu juste quand
tu parleras, et trouvé pur quand tu me
jugeras.

PSAUME LI, 6.

Mes frères,

Je croirais que la Bible est divine quand je n'aurais pour cela d'autre raison que la manière dont le cœur de l'homme y est dépeint. — Voici, par exemple, ce livre des Psaumes écrit il y a trente siècles. En connaissez-vous un qui exprime plus fidèlement les aspirations les plus profondes de votre âme, vos luttes, vos doutes, vos angoisses ? Quel est l'homme qui ne puisse y retrouver son histoire ? — Vous avez parcouru peut-être les livres religieux des peuples étrangers au christianisme : ces poèmes où la race grecque expri-

mait avec tant de grâce et de génie l'influence enchanteresse d'une nature adorée; ces hymnes superbes où les peuples du Nord exaltaient les vengeances de leurs dieux, ou ces chants monotones et désespérés par lesquels l'Indou s'encourage au suicide afin de rentrer dans le repos du néant; pour les comprendre vous vous transportez en esprit dans les milieux qui les ont produits, vous cherchez à force d'attention et d'étude à vous représenter ce que devait sentir un Indou, un Grec ou un barbare... Mais, quand vous lisez les psaumes, c'est votre propre cœur que vous y retrouvez. Les paroles sont juives; c'est bien de Jérusalem et d'Israël qu'il y est parlé, mais, au-dessous de la surface, vous voyez apparaître l'homme lui-même avec les traits les plus vrais et les plus profonds de sa nature... Aussi ce livre éveille-t-il chez toutes les races d'hommes les mêmes émotions; un pauvre nègre se console à sa lecture comme le fera au milieu de nous l'esprit le plus cultivé... J'aime à retrouver ainsi l'âme humaine dans son expression naïve et vraie, telle qu'elle était il y a trois mille ans, telle qu'elle est encore aujourd'hui, avec ses besoins éternels de sainteté, de pardon, d'amour que les sages du jour peuvent méconnaître ou mépriser, mais qui reparaissent

avec une indomptable obstination. Il est bon de s'élever ainsi au-dessus de son époque. Chaque époque, en effet, nous offre de l'homme une idée incomplète. Un jour, on le divinise; un autre jour on l'abaisse ou on le dégrade... Un jour, ce qui domine, c'est l'intelligence que l'on exalte aux dépens du cœur, le lendemain, au contraire, c'est une sentimentalité malade qui semble l'expression vraie de l'âme humaine; l'éducation crée en nous des besoins artificiels; la mode du jour altère notre nature ou la fausse. C'est que chaque siècle est étroit et sectaire et ne saisit qu'un côté de la nature humaine... La Bible seule est le livre de l'humanité; seule elle peint l'homme tel qu'il a toujours été, avec toutes ses grandeurs, mais aussi avec toutes ses misères; elle ne le flatte ni ne l'avilisse, mais elle le juge à un point de vue qui domine le temps et l'espace, tel en un mot qu'il doit apparaître aux regards de Celui qui embrasse tout.

Qu'un homme faussé par l'esprit de système ouvre ces psaumes, il ne s'y reconnaîtra point et laissera tomber peut-être un regard inintelligent et dédaigneux sur ces pages saintes que tant de pleurs ont arrosées... Mais attendez! Voici l'épreuve qui vient. Voici une grande douleur qui fait vibrer au fond de cette âme les cordes les plus cachées qu'on

n'a pu en arracher... Ecoutez bien! Elles rendront le même son qui nous frappe dans ces pages inspirées. Tant il est vrai que le cœur de l'homme est toujours le même et que, remué dans ses profondeurs, il répond par un instinct sublime à la voix du Dieu qui l'a fait et qui seul peut le comprendre et le consoler!...

Aujourd'hui, mes frères, j'ai choisi dans ces psaumes l'un des plus émouvants, c'est le cri d'une âme coupable, c'est l'aveu amer qui échappe à David quand sa conscience s'éveille à la voix de Nathan. Je voudrais vous montrer par cet exemple ce qu'est le véritable repentir; je le fais à dessein. Cette époque de l'année¹ est celle où l'on admet le plus volontiers qu'au milieu du tourbillon du monde l'âme se recueille et donne un peu de temps aux pensées sérieuses; c'est ce que l'on appelle dans la religion de la majorité le temps de la pénitence. Il est convenu qu'on se prépare ainsi à célébrer le souvenir des souffrances du Sauveur et de la rédemption. Touchante coutume, si le formalisme ne l'avait pas défigurée! Mais pour qui regarde au fond des choses, que se passe-t-il

¹ La Semaine sainte.

en réalité? L'âme se présente alors devant Dieu, comme un débiteur devant son créancier. Elle semble lui dire : « Je t'ai dérobé tant de jours, tant d'affection, tant de pensées que j'ai donnés au monde et au péché et que je compte leur donner encore. Eh bien! en compensation, voici tant de jours de contrition, voici tant de bonnes œuvres et de pénitences... » Quel misérable calcul! On appelle cela remplir ses devoirs religieux... Ses devoirs religieux! Est-ce ainsi que raisonne le véritable amour? Peut-il se satisfaire d'une combinaison de mercenaire? Peut-il prétendre s'acquitter envers Dieu par des prières ou des larmes? — Voilà pourtant l'idée la plus ordinaire que l'on se fait du repentir... Voilà à quoi l'on réduit le drame le plus touchant qui puisse émouvoir un cœur d'homme... Voilà comment on prétend concilier la mondanité la plus complète avec les effusions de piété les plus vives... Voilà pourquoi aussi il faut vous rappeler de nouveau ce qu'est la repentance, en méditant cet exemple par lequel Dieu a voulu instruire son Eglise jusqu'à la fin des siècles!

Je n'ai pas besoin de vous rappeler la chute de

David. Tout, dans son double crime, est de nature à nous confondre et à nous épouvanter. Avoir été l'objet de tant de grâces et violer si profondément la loi divine, avoir connu les joies les plus célestes et laisser à ce point souiller son âme, avoir chanté devant tous les louanges de l'Eternel et donner à un peuple entier le honteux spectacle d'un aussi éclatant scandale, tout se réunit ici pour faire de David un exemple unique d'une chute sans pareille, et, volontiers, en se comparant à lui, plus d'un d'entre nous laisserait échapper ces mots du Pharisien de la parabole : « O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme cet homme-là! »

Mais le chrétien qui se connaît soi-même, le chrétien qui sait l'histoire de sa propre vie et de ses tentations secrètes, s'arrête et réfléchit; il songe à la position de David, à cette prospérité soudaine à laquelle l'ancien berger de Bethléhem se trouvait élevé, aux exemples qui l'entouraient, aux mœurs de l'Orient, aux tentations d'un pouvoir sans limites, et alors il ne pense plus qu'à s'humilier soi-même en se demandant avec effroi ce qu'il serait devenu dans une situation pareille, et sous l'attrait de tentations semblables.

Savez-vous ce qui me frappe le plus dans cette

histoire? Ce n'est pas la profondeur de la chute. Pourtant, elle est odieuse, et nulle expression ne sera trop forte pour la dépeindre... Non, c'est la sincérité, c'est l'intensité du repentir. Tomber ainsi! hélas! c'est le fait de l'homme, mais se relever de la sorte, c'est le miracle de Dieu.

Songez-y bien! Il y a dans les grandes chutes je ne sais quelle puissance fatale qui asservit l'âme et la rend presque incapable de relèvement... David encore innocent eût frémi comme vous, comme moi, si on lui eût annoncé cette histoire. Qu'a-t-il fallu pour le perdre? Un regard. Un regard, et voyez dès lors comme tout s'enchaîne... C'est la convoitise d'abord, puis la chute, puis le mensonge, puis la perfidie, puis le meurtre, puis l'endurcissement... Certes, si jamais retour à Dieu parut impossible, c'était bien alors..., et pourtant, à la première parole de Nathan, voici une âme tellement changée qu'elle peut nous servir de modèle, voici un criminel qui nous enseigne comment il faut revenir à Dieu.

La *sincérité* de l'aveu de David, c'est là, mes frères, le premier enseignement que je veux tirer de mon texte.

Savez-vous combien il en coûte à un cœur

d'homme de prononcer cette parole : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement, en sorte que tu seras reconnu juste quand tu me jugeras? » Savez-vous combien un tel aveu est difficile, surtout quand on occupe une position élevée, quand on est entouré de flatteries, quand tout conspire à diminuer à nos yeux la grandeur de nos chutes? Savez-vous ce qu'il y a d'humiliant, d'amer, de poignant dans une pareille attitude? Or, c'est là ce qui me frappe tout d'abord dans la confession de David. C'est lui-même qu'il condamne, c'est sur lui qu'il fait retomber tout le poids de sa faute, et pourtant, avouons-le, les excuses ne lui auraient pas manqué. N'aurait-il pas pu alléguer ce que nous rappelions tout à l'heure, les périls de sa position, ses tentations exceptionnelles, l'enivrement de la prospérité, le silence de ses amis, les encouragements des flatteurs?... Toutes ces raisons se sont peut-être présentées à son esprit, mais il ne s'y arrête pas, et, chargé de tout le poids de son crime, il vient tomber aux pieds de Dieu.

Eh bien! cette sincérité dans le repentir, l'avons-nous, mes frères? Je dirai ici toute ma pensée. L'Écriture parle de la malice incurable de notre cœur, mais jamais ce cœur ne me paraît plus rusé que lorsqu'il s'agit de rejeter la responsabilité de

nos fautes et de nous excuser à nos propres yeux. Il n'est pas de sophisme si misérable qu'il soit qui ne nous suffise alors : des excuses que nous n'admettrions jamais chez les autres nous rassurent nous-mêmes. Les excuses ! L'homme se lassera plutôt de pécher que de trouver des excuses à ses péchés. Depuis le premier des pécheurs rejetant sa faute sur sa compagne et sur Dieu lui-même, jusqu'à Pilate rejetant la sienne sur les Juifs, depuis Pilate jusqu'à nous, jamais vous ne verrez des hommes qui ne trouvent moyen de se dispenser du repentir en se justifiant. L'un alléguera sa jeunesse, et cherchera dans les entraînements de son âge une excuse pour sa dissipation. L'autre alléguera au contraire la puissance des habitudes invétérées et l'influence fatale d'une longue vie à laquelle Dieu fut étranger. — L'un se rassurera en songeant à l'indifférence religieuse au sein de laquelle il fut élevé, et rappellera que nul alors ne lui parlait de son âme; l'autre, au contraire, prétendra qu'on lui a trop parlé de religion et qu'on l'en a dégoûté. — Celui-ci citera les exemples de dissipation qu'il rencontra dans sa propre famille. Comment sa conscience pouvait-elle se développer, dira-t-il, sous de telles influences? Celui-là accusera la sévérité de ceux qui l'entou-

rèrent, leur étroitesse et leur rigorisme inflexible. — L'ignorant dira que son ignorance ne le rend point responsable, et le savant critique se croira dispensé de la repentance et de la conversion parce que ses études ont ébranlé sa foi. — Le pauvre alléguera son état de dépendance et l'oppression de la vie matérielle qui ne lui permet pas de songer à son âme; le riche, les entraînements de la mondanité et les concessions forcées que lui impose le rang qu'il doit soutenir. — Celui dont le caractère est froid et calme, dira que son honnêteté lui tient lieu de conversion; celui dont les passions sont ardentes rejettera tout sur la fougue de son tempérament. — Les excuses manqueront-elles jamais à qui veut les chercher? Plutôt que de nous accuser, nous accuserons les autres...; nous serions chrétiens, si les chrétiens n'étaient pas si étroits, si peu charitables, si intolérants...; comme s'il s'agissait de nous convertir aux chrétiens et non pas à Dieu! — Que dis-je! nous accuserons Dieu lui-même, car n'est-ce pas l'accuser que d'alléguer, pour nous justifier, et la position qu'il nous a faite, et le caractère qu'il nous a donné, et les tentations qu'il ne nous épargne pas, et nos prières restées sans réponse, et nos luttes sans issue?... Déplorables ressources d'un

cœur malin, excuses sans valeur qui toutes reviennent à lancer à Dieu ce mot du serviteur de la parabole : « Maître dur et méchant, tu moissonnes où tu n'a pas semé, tu recueilles où tu n'as pas répandu ! »

Qu'est-ce donc, quand, à cette disposition naturelle de nos cœurs, se joint, comme aujourd'hui, l'influence d'une philosophie fataliste qui excuse tout dans l'histoire et dans la vie de chaque homme par l'effet du tempérament, du caractère inné, des circonstances, en sorte que les criminels seraient tout au plus des malades et jamais des coupables !

Et pourtant, voyez-les ces sophistes qui enlèvent ainsi à l'homme toute liberté morale, voyez-les quand ils sont eux-mêmes victimes d'une injustice, d'une perfidie, d'une oppression. Les entendez-vous alors accepter tout cela placidement, et déclarer que ceux qui attendent à leurs droits, à leur honneur, à leur liberté, sont à plaindre plutôt qu'à blâmer, et ne font qu'obéir à la conjuration des circonstances et à l'effet fatal de leur tempérament ? Non ! Ils s'irritent, ils s'indignent, ils crient à l'oppression et à l'iniquité, c'est-à-dire qu'ils donnent à leur propre théorie le plus éclatant démenti, qu'après avoir nié la responsabilité humaine, ils la supposent à chaque instant, et

qu'en accusant les autres, ils perdent à jamais le droit de s'excuser eux-mêmes. C'est ainsi que la conscience, plus forte que tous les sophismes, renverse ces théories qui, si elles triomphaient un jour, arriveraient à tout justifier.

Mais que servirait-il de reconnaître que l'homme est responsable, si nous-mêmes nous cherchions à échapper à notre responsabilité ! Laissons donc là les vaines excuses. Reconnaissons que, si grande qu'ait été la part des circonstances ou de l'action des autres dans nos chutes, c'est nous qui, en dernière analyse, avons fait incliner la balance du côté du péché, ou par une volonté décidée ou par une lâche faiblesse. Ne cherchons pas à nous tromper nous-mêmes, puisqu'au dernier jour nous ne tromperons pas Celui qui sonde les cœurs, et devant lequel toute bouche sera fermée, mais plutôt que cet aveu nous échappe : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement. »

Contre toi ! Voilà, mes frères, le second trait qui me frappe dans l'aveu de David. La source de sa plus amère tristesse, c'est la pensée qu'il a offensé Dieu. Ce n'est pas qu'il oublie ceux qui ont été sur la terre les victimes de sa criminelle conduite, et le reste de ce psaume le montre assez,

mais il va plus loin et plus haut, il pense au Dieu dont il a violé la loi sainte, au Père qu'il a contristé.

Faisons ici encore un retour sur nous-mêmes.

Quand nous péchons, ce qui nous attriste, est-ce bien le sentiment d'avoir offensé Dieu? J'en appelle au témoignage de votre conscience. Vous êtes tombé, mon frère. Dans un moment d'égarement, vous avez commis un acte honteux et coupable, et votre conscience, volontairement aveuglée, vous l'a à peine reproché. Mais tout à coup vous apprenez que cet acte qui semblait enseveli dans le silence a eu un témoin, et que bientôt peut-être, partout connu, partout commenté, il va attirer sur vous les jugements du monde et de vos frères.

Quelle inquiétude vous saisit alors! Quel insupportable malaise! Ah! combien vous maudissez votre faiblesse! Avec quelle anxiété vous épiez dans le regard des autres l'opinion qu'ils ont de vous! Comme vous tremblez sous la menace de cette honte suspendue sur votre tête!... Pour vous, plus de repos, plus de sécurité. Partout vous croyez entendre une voix accusatrice... Enfin, vous apprenez que vous vous étiez trompé, que votre réputation est sauve, qu'aucune voix ne vous dénoncera. Comme vous respirez alors, et comme vous renaissiez à la vie! En vérité, vous êtes un homme

nouveau, et pourtant Dieu a tout vu, Dieu a tout connu, et Dieu ne vous a point encore pardonné...

Or, comment appeler cette manière d'agir si ce n'est du pharisaïsme? Oui, c'est là ce pharisaïsme odieux qu'en théorie vous condamnez comme moi et qui consiste à nettoyer le dehors de la coupe, tandis que l'intérieur est souillé. C'est là, ne nous y trompons pas, la morale du monde. Nous entendons dire parfois qu'un homme s'est suicidé pour ne pas survivre à la honte qu'une découverte subite répandrait sur son nom. Y avez-vous réfléchi? Tant que le mal a pu se faire impunément, dans le secret, dans le silence, cet homme n'a point songé au suicide. Si le succès avait couronné ses manœuvres, il marcherait la tête haute; c'est l'idée seule que son crime est connu qui le désespère et l'accable, et, pour échapper au jugement des hommes, il se précipite en insensé au devant du jugement de Dieu. Voilà ce que devient la conscience à l'école du monde. L'essentiel, c'est de sauver les apparences, c'est de garder son honneur. Cela se comprend chez des mondains pour lesquels

- Dieu n'est qu'un vain mot, mais que faut-il penser quand nous voyons des chrétiens qui se rassurent tant que c'est Dieu seul qui les sait coupables?... Ah! qu'ils me permettent de le leur dire..., ils

n'ont jamais connu le repentir. Le repentir, ce n'est pas cette humiliation que produit en nous la pensée d'être jugés par les autres et de voir s'écrouler en un clin d'œil l'édifice de notre réputation. Non, non, tout cela c'est la part du monde; il n'y a de repentir que dans un cœur qui, sans songer aux hommes, mais regardant à Dieu, et sentant que c'est à Dieu que remonte son offense; s'écrie avec David : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement. »

On appelle encore repentir ce qui n'est souvent qu'un dépit d'orgueil. Deux motifs bien différents peuvent nous pousser à accomplir la loi divine; l'amour de Dieu, et c'est là le principe chrétien; le respect de notre dignité morale, et c'est là un principe tout égoïste, c'est de l'égoïsme élevé, mais de l'égoïsme enfin ¹.

Vous vous êtes attaché, par exemple, à obéir à la loi morale, vous appliquez votre honneur et votre force à la pratiquer exactement; vous jouissez de vos progrès, et de l'approbation de votre conscience, et vous ne vous apercevez pas que c'est à vous-mêmes que vous rendez un culte,

¹ Voyez Vinet : « Le repentir et la repentance. »

que ce qui vous préoccupe c'est bien moins la gloire de Dieu que votre propre estime, et qu'il y a au fond de votre cœur une idole que vous appelez la vertu, mais qui n'est pas Dieu...

Eh bien ! il plaît à Dieu, ô pécheur vertueux, que tout à coup cette idole soit renversée par une tentation subite qui vous révèle votre incurable faiblesse et votre corruption... Que deviennent alors votre sérénité superbe, et cette satisfaction orgueilleuse d'une conscience immaculée ? Tout s'est écroulé en un instant.

Vous souffrez alors, mais prenez-y garde, cette souffrance n'est pas encore du repentir..., c'est moins à Dieu qu'à vous-même que vous faites amende honorable, c'est votre orgueil qui pâtit bien plus que votre amour, c'est le dépit qui fait couler vos larmes bien plus que la repentance...

Heureux du moins si, vous laissant instruire par vos chutes elles-mêmes, vous renoncez à cette illusion de l'orgueil, et si, brisant aux pieds de Dieu cette idole que vous aviez mise à sa place, vous lui dites avec David : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement. »

Ainsi le repentir n'est ni dans la honte qui résulte de nos fautes, ni dans le dépit de notre orgueil trompé. Il n'est pas davantage dans les autres

douleurs que nos chutes entraînent, mais auxquelles la pensée de Dieu demeure encore étrangère.

Dieu a voulu que la douleur fût attachée au péché. Nous le verrons un jour; nous le voyons quelquefois dès ici-bas. Nous la lisons cette loi terrible dans l'histoire des nations d'où elle se dégage avec une souveraine évidence, nous la lisons souvent dans l'histoire des individus. Nous la lisons, par exemple, sur le front pâli et dans l'œil éteint du débauché... Et si nous avions le regard de Dieu, nous la discernerions dans beaucoup de ces existences auxquelles l'iniquité habilement accomplie semble avoir donné le bonheur. Nous ne savons pas tout ce qui se passe dans le cœur de ceux qu'on appelle les privilégiés de la fortune; nous ignorons tout ce qu'éprouvent tant d'âmes cadavéreuses qui ne savent plus ni croire, ni aimer, et qui, n'ayant pas l'espérance du ciel, ont vu se flétrir à jamais toutes les illusions de la terre.

Quoi qu'il en soit, quiconque a péché doit souffrir... Mais souffrir de la sorte, ce n'est pas encore se repentir. Se repent-il (pour prendre un exemple extrême) ce misérable que l'on va supplicier et qui, tout tremblant, baise le crucifix en marchant

à l'échafaud? Se repent-il, ce malheureux qui, aveuglé par la fièvre de la richesse, a tout perdu, jusqu'à l'avenir, jusqu'à l'honneur de ses enfants, et regarde maintenant d'un œil morne son foyer vide et dévasté? Se repent-elle, cette âme qu'une passion coupable a flétrie et qui sent que la joie céleste d'un amour pur lui est à jamais refusée? Vous repentez-vous, hélas! quand, sentant avec une force poignante tout ce que le monde a de factice, de vide et de dérisoire, vous venez ici gémir sur sa vanité?... Non, il faut bien le dire, tout cela peut n'être encore qu'une souffrance inutile. La douleur seule n'a jamais sauvé personne, et nul ne sait combien de cœurs elle a endurcis... Non, ces désenchantements, cette amertume, cette sombre mélancolie, ces larmes même, ce n'est pas le repentir... En pleurant, vous ne songez peut-être encore qu'à vous-mêmes, et votre douleur n'est qu'un égoïsme raffiné... Non, tant que votre conscience n'aura point parlé, tant que ce ne sera pas aux pieds de Dieu que couleront vos larmes, tant que vous ne songerez pas à sa sainteté méconnue, à son amour méprisé, ne parlez pas de repentance, car vous ignorez ce qu'elle est.

Ici, mes frères, prenons garde d'aller plus loin

que l'Écriture, et de flatter l'homme au moment même ou nous l'humilions. Il semble, n'est-il pas vrai, que le repentir véritable devrait être absolument désintéressé, et que le pécheur, pour revenir à Dieu, devrait s'oublier lui-même et ne se préoccuper que du Dieu qu'il a offensé. Oui, c'est là l'idéal, mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent... Hélas! il faut bien le reconnaître, c'est souvent par une souffrance toute personnelle que l'homme rentre en lui-même et que sa conscience s'éveille... C'est quand l'enfant prodigue eut faim qu'il se souvint de la maison du père... Ah! si nous avons écrit son histoire, nous l'eussions montré, sans doute, au milieu du luxe et des jouissances du monde, saisi d'une mystérieuse tristesse et soupirant après le vrai bonheur qu'il a perdu... Jésus, qui connaît mieux que nous la nature humaine, nous dit simplement qu'il eut faim; il songea aux mercenaires qui, dans la maison de son père, avaient du pain en abondance..., puis le repentir vint et pénétra son âme. Acceptons cette vérité humiliante. Acceptons-la, de peur que nous ne fassions du repentir je ne sais quel privilège des âmes d'élite, et que, nous parant de nos douleurs, de notre misère même, nous ne prétendions entrer ainsi dans ce royaume où tout

est grâce et où le repentir lui-même est un don de Dieu.

Nous avons vu comment David coupable répand son cœur aux pieds de l'Éternel; mais il ne lui suffit pas de gémir; ce qu'il veut, ce qu'il demande avec instance, c'est le pardon, un pardon complet; c'est le salut, avec la joie du salut. Ecoutez ses paroles : « Lave-moi de plus en plus de mon péché; — purifie-moi, et je serai net; — lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. — Fais-moi entendre la joie et la consolation. — O Dieu, crée-moi un cœur pur, rends-moi la joie de ton salut, et que ton esprit de liberté me soutienne. » Quoi, me direz-vous peut-être, c'est David criminel, David encore tout couvert de souillures, David à peine relevé qui ose demander de telles grâces ! et vous voudriez sans doute qu'il restât à distance, malheureux, gémissant, expiant dans les larmes ses longues iniquités !

A distance ! Et pourquoi ? Et jusqu'à quand ? Ah ! je vous entends, vous voulez que David apaise par ses souffrances la colère de Dieu, vous voulez d'un salut mérité par les expiations du pécheur, c'est-à-dire que, sous prétexte d'humilité, vous ren-

versez l'Évangile et vous anéantissez la grâce, car si c'est l'homme qui expie ses péchés, il n'y a plus de rédemption, et la croix n'est qu'un vain spectacle... Rien alors pour le pécheur que la perspective d'une expiation sans terme, en effet, quand osera-t-il croire qu'il a assez souffert? Ah! ce n'est pas ainsi que David a compris l'amour de Dieu. Lui, l'homme de l'Ancien Testament, de l'alliance des œuvres, il s'élève ici au salut par grâce, tellement que l'on dirait que tout ce psaume est écrit par saint Paul. Lui pécheur, lui criminel, il ose redemander à Dieu son amour, réalisant d'avance cette admirable parole de saint Augustin : « Veux-tu fuir la colère de Dieu, cours te jeter dans ses bras! »

Mais ici j'entends une voix sérieuse qui me demande avec trouble si le salut ainsi compris ne porte point atteinte à l'ordre moral. Comment, me dit-on, David, ainsi pardonné, pourra-t-il comprendre la sainteté divine et la grandeur de sa chute? Quoi donc, parce que l'absolution sera prononcée, la douleur du péché disparaîtra, et son âme jouira sans trouble des délices de la communion divine! — Où n'ira-t-on pas avec une semblable doctrine, et qui ne voit que la légèreté morale si répandue parmi nous va trouver là une excuse et un appui?

Mes frères, je comprends l'objection, et je suis de ceux qui se la sont posée. Et comment ne pas se la poser quand on voit, en effet, l'insouciance morale, la légèreté, la mondanité croître si rapidement à l'abri de la doctrine du pardon, quand on voit des chutes déplorables aisément oubliées, quand on cherche en vain dans les âmes ces traces profondes qu'un vrai repentir devrait y laisser ?

Voici ma réponse : Si la doctrine de la grâce favorise l'insouciance morale, la faute en est toute à nous qui la défigurons, mais non pas à Dieu qui nous l'a donnée. Le Dieu de l'Écriture est le Dieu de sainteté. Vous craignez qu'en pardonnant à David au jour où David lui a demandé grâce, il ne laisse le coupable oublier quel fut son crime. C'est que vous oubliez vous-mêmes par quel chemin il le fera passer. Attendez avant de juger. Vous comprendrez comment Dieu sanctifie ceux auxquels il a vraiment pardonné. Voyez, dans ce palais désolé, ce père en larmes auprès du corps d'un petit enfant, écoutez-le répétant cette parole que tant de cœurs brisés devaient redire : « Il ne viendra plus vers nous, mais nous irons vers lui. » Cet homme, c'est David pardonné, David sauvé; mais David souffrant, non pour expier ses péchés, mais pour apprendre à les haïr. Voyez plus tard, sur les col-

lines de la Judée, ce vieillard en cheveux blancs, errant, fugitif, abandonné des siens, trahi par ses proches et fuyant, ô douleur ! devant son propre fils ! Ecoutez ses amers gémissements... Hélas ! écoutez-le, plus triste encore, quand, vainqueur de ses ennemis, il doit s'écrier : « Absalon, mon fils Absalon ! » C'est David ! Ah ! vous aviez cru que le pardon c'était l'insouciance. Venez apprendre comment Dieu travaille à l'éducation des cœurs qu'il veut rendre participants de sa sainteté ! Non, Dieu n'oublie personne ; Pierre pardonné portera partout le souvenir de son triple reniement, Paul pardonné se souviendra en gémissant qu'il a persécuté l'Eglise... Dieu leur laisse à tous une écharde douloureuse comme pour leur rappeler ce qu'ils furent quand il lui plut de les sauver.

Vous aviez peur d'un salut sans douleur. Rassurez-vous ! Dieu y a pourvu. Demandez-le à ceux qui vous entourent. Seulement il s'agit de savoir si nous devons souffrir loin de Dieu pour mériter notre pardon, ou dans son sein, parce que nous avons été pardonnés. Tout est là. Si c'est pour mériter notre pardon, alors, nous l'avons dit, il n'y a plus de grâce, alors la croix du Calvaire est renversée, et c'est la vôtre, prenez-y garde ! que vous élevez à sa place... Mais si c'est avec Dieu, si le

salut est une grâce, si un David même, au jour où il s'écrie : « J'ai péché, » peut être purifié, blanchi comme la neige, ah ! laissez-le croire à cette grâce, laissez-le s'y plonger, et ne craignez pas pour son âme. Ce n'est pas ce saint amour qui pourra l'égarer... Ceux qui en font un prétexte à leurs égarements le calomnient et se perdent eux-mêmes, car si quelque chose peut sanctifier l'âme, n'est-ce pas le pardon?... Le pardon, c'est le ciel... Osez dire qu'il est dangereux pour l'âme de respirer l'air du ciel... Le pardon, c'est Dieu retrouvé... Comment Dieu ne transformerait-il pas le cœur qui le retrouve?... Laissez Dieu sauver le pécheur, il saura bien achever son œuvre.

Voilà, mes frères, ce qu'est la repentance de David. — Voilà ce que doit être la vôtre... Mais comment terminer sans rappeler le trait qui résume tout dans ce psaume et qui suffit seul à montrer la sincérité de ce repentir ? David veut être pardonné, et pourquoi ? Pour marcher avec Dieu, pour être son témoin sur la terre. « J'enseignerai tes voies aux méchants et ma bouche annoncera ta louange. » Se repentir, au fond, c'est donc changer de vie ; tant que vous n'irez pas jusque-là, je ne croirai pas à votre sincérité. Est-ce là votre résolution ? Je vous attends à l'œuvre : demain, au-

jourd'hui même, marchant avec votre Sauveur, allant là seulement où il peut aller avec vous, aimant ce qu'il aime, fuyant ce qu'il condamne.

Mais, si vous n'êtes pas sincères, si vous ne voulez pas changer votre vie, je sais ce que vous ferez. Comme votre conscience parle, comme vous ne pouvez pas étouffer sa voix, vous vous efforcerez de la satisfaire par un semblant de repentance. Vous excitez votre âme à la tristesse, vous cherchez des émotions religieuses qui puissent vous étourdir, vous répandrez des larmes, vous vous rassurerez par ces émotions mêmes, et, sans avoir fait un pas de plus vers la conversion véritable, vous retournerez demain au monde, plus frivoles, plus insoucians, plus dissipés que jamais.

Sachez pourtant, et c'est là ma dernière parole, sachez qu'on ne se joue pas de ce qu'il y a de plus saint au monde, c'est-à-dire du pardon de Dieu. Sachez que les repentirs inefficaces usent l'âme à la longue, que chacune de ces émotions factices lui ôte quelque chose de sa franchise et de son énergie. Sachez que la voix de la conscience, si elle a été trop longtemps repoussée, finit par perdre son accent, et qu'elle n'est plus alors qu'une formule insipide... Sachez qu'il y a des âmes que rien ne peut plus émouvoir, ni promesses ni menaces, ni l'amour

de Dieu ni sa haine... Sachez enfin qu'il y a eu des mourants qui auraient voulu se repentir, mais auxquels le repentir même a été impossible, et demandez-vous si c'est ainsi que vous voulez mourir.

O Dieu, donne-nous un repentir qui nous transforme, et fais-nous la grâce de marcher désormais en ta présence

Avec la liberté d'un fils devant son père,
Et le saint tremblement d'un pécheur devant Dieu!